

BRUNO LERESCHE

LA GROTTÉ DE L'OURSONNE

roman

Une ode à l'amour
et à la différence



La Grotte de l'Oursonne

Bruno Leresche

La Grotte de l'Oursonne

© Bruno Leresche, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3145-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Choup...

*Dans le fond, c'est peut-être ça qui nous aide à vivre... l'inattendu.
Ce qui arrive contre toute attente.*

Henning Mankell

L'adresse dormait dans ma boîte mail. dingleship@free.fr

Je préfère ces adresses d'autrefois trouvées au détour d'un carnet. Tracées au stylo d'une plume grasse et bleue. Un nom ou de simples initiales, un numéro peut-être ou une rue sans numéro comme si on vous disait *j'habite rue Cardinet*.

Je feuillette parfois de vieilles cartes de visite, des gens croisés dont je ne me souviens plus très bien ou les répertoires téléphoniques que j'ai gardés, celui de mon père aussi, en bakélite noire.

Germaine : 46 Avenue Bosquet INV 81 12

Auguste Fabre : 3 Quai La Fontaine – Nîmes

Disparus évidemment. En laissant des adresses.

dingleship@free.fr... Décidément ces adresses planétaires ne voulaient rien dire. Celle-ci correspondait-elle à quelque chose ? J'ai tapoté une phrase sur mon clavier pour dire que je faisais le ménage dans mon répertoire.

Dingleship a répondu.

De : dingleship@free.fr

Date : 22 juillet 2014 à 11 :17 :58

Destinataire : pops@yahoo.fr

Ah ! 6 h 26 et déjà debout ? Le cachet virtuel tamponne la réalité de l'aube si j'en crois l'ami l'ordi...

Ici la chaleur rétrécit l'espace, à moins que ce ne soit les perspectives des contours qui deviennent floues.

Le temps est un mirage que l'on ne cesse de vouloir rejoindre, une flaque brillante qui s'évanouit toujours à l'approche de l'intrus ! Bon, bon, bon... Tout va bien dans la grande ville, les vêtements collent, les heures sont poisseuses.

Until next time !

Je n'ai pas réagi à ce curieux message. Appelait-t-il d'ailleurs une réponse ? Je me suis souvent dit qu'avec le dessin d'une écriture j'aurais sans doute perçu une identité, un fragment d'émotion qui m'aurait inspiré. Mais c'est de la foutaise. Aujourd'hui, quatre ans plus tard je sais que ces mots, ces quelques phrases m'ont pris de court. J'ai senti un « ailleurs », une complexité comme je les aime mais qui tombait mal probablement, je ne me souviens plus. Dingleship s'est enfoncé deux ans parmi les centaines de « mails reçus », souvent abandonnés à un hasard.

L'appartement de la rue de Grenelle était plongé dans un lourd silence. Il ne reviendrait pas.

Il était mort la semaine dernière, ici même, entre sa chambre et la salle de bain. Effondré dans sa robe de chambre soyeuse à pois. La radio qu'il trimbalait d'une pièce à l'autre pour suivre les nouvelles du matin grésillait à ses pieds.

Je me suis assis à son bureau, sur le bord du fauteuil comme si m'installer confortablement eût été un manque de respect. Tout était en place. Je connaissais chacun des objets négligemment posés sur le cuir caramel. Le tiroir était plus secret. Je l'avais ouvert à sa demande quand il était à l'hôpital et j'avais pris l'enveloppe marron. « *C'est mieux que ta mère ne trouve pas ça* ». Et « ça » je le lui avais rendu plus tard, sans regarder. Il y avait aussi cette enveloppe blanche sur laquelle il avait écrit « *Ceci est mon testament* ». Je l'avais ouverte le jour de sa mort. Il avait rédigé son avis de décès pour le carnet du Figaro.

Maintenant je devais brouiller cet ordre qui le gardait vivant. Vider tout, rendre l'appartement. Dans sa penderie j'ai trouvé une petite valise à fermeture éclair en toile verte comme celles que distribuaient les compagnies aériennes dans les années 60. J'y ai mis les stylos, le gros cendrier en cristal, le presse-papier, la pendulette, un dossier marqué « horoscope » et finalement son répertoire téléphonique en bakélite noire avec lequel je joue depuis que je suis enfant parce que c'est drôle d'appuyer sur une touche qui ouvre directement la lettre de l'alphabet. « C » : Chomereau, Cardin, Catherine... (Cardin, était barré. Il était mort). « G » : Germaine.

J'ai marché dans la rue en transportant ces fragments d'une vie écoulée. Mon pas était lent, accablé. J'étais triste. Je pensais au temps. Quand j'étais enfant le temps s'écoulait et maintenant il me semblait avancer fragmenté.

Tout était de plus en plus fragmenté. Les discours, l'information, la vie quotidienne. Machinalement, je suis entré dans une librairie, au rayon des livres « qui viennent de sortir ». Des fragments d'histoires. Des chapitres de plus en plus courts comme si les lecteurs ne pouvaient plus digérer vingt pages sans respirer.

Le réel remplace le vrai, me suis-je dit. L'instantané, l'horizon. Le temps long n'existe plus. J'ai senti que j'avais besoin de recul.

Avec la petite valise verte, j'ai marché encore, jusqu'à la Seine, jusqu'au métro et sans l'avoir prévu, mu par je ne sais quel besoin de repères, je suis descendu Gare de Lyon.

J'ai appelé Adèle pour la rassurer.

Dans le train pour Nîmes j'ai gardé la valise verte de mon père contre moi.

De la chambre du rez-de-chaussée, récemment transformée en bureau, le regard se perd sur les vignes et l'alignement des platanes de la route de Nîmes. En sortant sur la terrasse on peut, à travers les pins gigantesques, voir le Duché d'Uzès et les contreforts des Cévennes.

Cette énorme maison est mon refuge et aussi, par sa démesure, un extraordinaire terrain de jeu pour l'imagination. Bâtie sur une falaise, elle ressemble à une forteresse apparemment inaccessible mais, par des ruelles du village, on débouche sur une cour souriante qui fait penser à un Riad.

Assis derrière le bureau j'ai ouvert la valise verte dont j'ai sorti les objets que j'ai disposés, un par un, et le dossier « horoscope » que j'ai glissé dans le tiroir à double fond. Je suis resté accoudé, le regard vide.

Un vieux CD défilait des chansons populaires et j'ai prêté attention aux paroles : « *Je marche seul, sans témoin sans personne, que mes pas qui résonnent...* »

Cette maison résonnait de tant de pas...

Ces pas de parents que l'on reconnaît les yeux fermés. Ces pas qui rassurent les enfants. Ces pas qui un jour... ne sont plus.

Lors de mon précédent séjour j'avais décroché dans une petite chambre à l'étage un grand portrait photographique qui me représente à cinq ans. Je ne me suis jamais beaucoup regardé ; je crois que c'est par éducation. Dans ma famille qui donnait à chaque génération des hauts fonctionnaires ou des pasteurs protestants, on situait les gens en disant qu'ils avaient « très bien réussi » ou qu'ils étaient « importants » et quand on ne le disait pas c'était très inquiétant, une sorte de vide. Certains s'en tiraient avec la mention « travailleurs » ou « courageux » qui forçait le respect tandis que d'autres dits « méritants » souffraient sans doute d'un handicap. Ces mots résonnaient pendant les repas où nous apprenions, ma sœur et moi, à tenir notre fourchette le dos vers le haut même pour manger des petits pois, à ne jamais croquer dans son pain, ni saucer son assiette, évidemment. Et puis, il y avait sur ma gauche un pan de mur recouvert de miroirs qui brisait mon ennui et justifiait un rappel à l'ordre quotidien : « arrête de te regarder dans la glace ». Personne ne disait pourquoi mais un jour mon père en avait profité pour réciter le Loup et l'Agneau, laissant entendre que ce dernier avait payé bien cher de se regarder dans l'onde. Ainsi, pour le petit protestant que j'étais, la messe était dite : il fallait faire, donner et ne pas trop se regarder. Mais là, devant ce petit garçon souriant qui est moi, le temps s'est arrêté sur une larme. Subitement j'ai mesuré le chemin, ses chaos, ses joies, l'errance de l'âme et les fractures du temps.